

Forum Mondial de Dakar – Février 2011

Fazila Farouk – Sacsis

« C'est un honneur pour moi d'être ici au FSM, c'est la première fois que j'y participe et je trouve les discussions vraiment très stimulantes. C'est un honneur pour moi d'être parmi un tel groupe de militants et de personnes qui s'investissent dans ces problématiques. Là d'où je viens, ce n'est pas très fréquent d'échanger autour de ces questions alors je voudrais vous remercier pour cela également.

Je vais essayer de répondre à cette question précise de la diffusion de l'information au sujet de la politique et des mobilisations sociales mais ce sur quoi je voudrais insister, c'est sur la nécessité de communiquer sur les politiques progressistes.

Le monde est actuellement polarisé entre les points de vue des « conservateurs » et des « progressistes » et si l'on regarde ce qui se passe dans la plupart des pays dans le monde, vous n'auriez pas tort de penser que les « progressistes » sont en train de perdre la bataille et ma position à ce sujet va peut-être être un peu différente de ce qui a été discuté ici jusqu'à présent.

Beaucoup d'entre nous identifieraient très facilement les causes du néolibéralisme et du conservatisme social. Étant donné la façon dont le monde se développe et ce qu'on peut observer en terme d'inégalités croissantes et de cette idéologie particulière qui est plutôt hégémonique et qui prend le dessus sur d'autres points de vue, approches, modèles, est-ce que cela signifie vraiment que la plupart des gens y adhèrent ?

Je ne le crois pas. Je ne pense pas que les « conservateurs » soient en train de gagner. Je crois qu'il s'agit plutôt du fait que les « conservateurs » ont pris le contrôle des instances de pouvoir. Que cela soit dans le milieu des affaires ou des institutions gouvernementales, je pense que les « conservateurs » sont bien placés et que c'est cela qui oriente la politique inappropriée qui crée tant de problèmes sociaux et économiques à travers le monde.

Je ne pense pas que beaucoup de personnes dans le monde soient conservatrices. Je pense que la grande majorité des personnes a tendance à adopter une position neutre et je crois que c'est le « chemin de la moindre résistance ». Parce que c'est facile, parce qu'avec les responsabilités de la vie et les pressions de la vie quotidienne, le chemin de la moindre résistance devient le chemin le plus facile à prendre.

En gardant cela à l'esprit, je pense que les « progressistes » doivent saisir toutes les occasions qui se présentent à eux pour faire changer l'opinion publique. Trop souvent, je pense, nos actes sont guidés par de bonnes intentions mais nous passons trop de temps à nous parler les uns aux autres, et nous nous sommes forgé notre propre illusion quant à notre pouvoir et notre force. Il est donc très important pour nous, « progressistes », de sortir de nos réseaux et de notre bulle, et de commencer à interagir avec la société dominante.

Étant donné que la plupart d'entre nous travaille dans des associations, des ONGs, des mouvements sociaux etc., nous n'avons pas les moyens de rivaliser avec le monde de l'entreprise car nous n'avons pas les budgets publicitaires nécessaires pour toucher la société dominante. Je crois que le moyen le plus efficace d'atteindre les gens rapidement et à moindre coût est de faire appel aux personnes dont le métier est déjà de s'adresser au public : les médias de masse.

Qu'il s'agisse de la presse écrite, de la télévision ou de la radio, il est de notre responsabilité de voir comment nous pouvons utiliser les médias de masse pour diffuser nos propres messages à la société dominante. C'est pourquoi notre organisation travaille avec eux.

Nous [Sacsis] sommes une petite agence d'information et, pour résumer notre travail, nous envoyons des articles d'opinion directement aux médias de masse et ils sont ensuite publiés. Une autre de nos activités est d'amorcer des sujets de discussion directement avec ces médias. Nous

gérons donc des forums de discussion à cet effet. En Afrique du Sud, nous devons faire face à la pauvreté et aux inégalités. Mais nos médias sont vraiment très hésitants lorsqu'ils s'agit d'aborder ces sujets. Donc ils ne posent pas de questions sur ce qui engendre une telle pauvreté, sur les causes systémiques d'une telle pauvreté. C'est pourquoi nous essayons d'introduire ces sujets de discussion au sein des médias de masse.

Un autre point me semble important : nous savons tous que les médias ne sont pas neutres. Le principe du reportage objectif est un mythe, cela n'arrive jamais. Trop souvent, les façons de faire et les préjugés des journalistes s'immiscent dans leurs articles et ne font qu'alimenter les problèmes sociaux. J'aimerais vous donner un exemple : en Afrique du Sud, en 2008, il y a eu des conflits très violents au sein des communautés défavorisées entre les Sud-africains et des immigrés d'autres pays d'Afrique. Et, en gros, le conflit se résumait à la situation suivante : les Sud-africains pauvres soutenaient que les Africains en provenance du reste du continent venaient pour leur voler leur travail. Une étude a ensuite été menée sur ce conflit et a montré que c'est le vocabulaire utilisé par les médias et la façon dont ils ont couvert ces conflits qui a influencé les gens. Très souvent, pour parler des immigrés, les médias utilisaient le terme de « voleurs d'emplois » ou une variante de cette expression. En fait, en ce qui concerne notre plus grande agence de presse (The South-African Press Agency), il a été découvert que 30% de ses articles traitant des immigrés parlaient également, d'une manière ou d'une autre, de la perte d'emploi.

Cela fait 3 ans que nous existons maintenant et je suis surprise que près de 50% des articles que nous envoyons aux médias de masse sont sélectionnés et publiés. Et ils n'apparaissent pas dans les pages de peu d'importance mais toujours dans les pages principales. Et parce que notre écriture est de qualité et du fait de l'expérience de nos journalistes, nos articles sont très rarement retouchés par les médias.

J'ai une équipe de journalistes qui adorent écrire, ils peuvent écrire sans s'arrêter. Si vous assistez à un cours de journalisme, on vous apprendra à faire court, à n'écrire des articles que de 800 mots, etc. Mon équipe n'écrit pas comme ça. Nous ne sommes pas d'accord avec cette tendance car nous pensons qu'il faut donner aux gens de la profondeur, du contexte et une compréhension globale des problèmes. Et finalement, nous écrivons sur ces problèmes. Et c'est grâce à la qualité de ce que nous écrivons que nos articles sont publiés.

L'autre point qui concerne le modèle que nous utilisons et auquel nous portons une attention particulière est l'implication de jeunes, de leurs organisations et des nouvelles générations dans les médias. Et cela est très important car nous voyons que les médias sociaux ont inspiré des révolutions, comme en Égypte par exemple. Mais nous avons une approche différente. Nous écrivons tous. En fait, notre plus jeune journaliste a 35 ans. Nos journalistes ont entre 35 et 55 ans, en moyenne la quarantaine, et il y a des raisons très particulières à cela. Quand vous exprimez une opinion, vous devez partir de votre expérience. Une autre raison tient aux fonds limités que nous avons. Il nous faut travailler avec des personnes qui savent de quoi elles parlent, et là, ce sont des personnes qui travaillent depuis 20 ans et qui ont déjà produit des tas d'articles de qualité.

Je voulais aussi parler de notre débat sur la collaboration ou non avec les médias de masse mais je ne vais pas en parler car nous n'avons pas le temps. Mais je voulais dire qu'il faut arrêter de ne parler qu'entre nous. Nous devons trouver le moyen d'impliquer la société dominante. Cela signifie parfois d'adoucir nos points de vue et nos perspectives. Cela signifie aussi que nous devons être plus créatifs et inventifs pour ne pas simplement être sur la défensive dans nos façons d'interagir avec les médias traditionnels. Nous devons les pousser gentiment. »